STÉPHANIE GIORDANO

J'IRAI CHERCHER LE BONHEUR ENTRE LES LIGNES

CHARLESTON

STÉPHANIE GIORDANO

J'IRAI CHERCHER LE BONHEUR ENTRE LES LIGNES

Maud, trente ans, est ce qu'on appelle une hypersensible. Au contact du monde, trop d'émotions la bousculent, et à la rédaction du magazine où elle travaille, la tension est à son comble. Son poste, comme celui d'autres salariés, menace d'être supprimé. Alors qu'elle peine à encaisser le coup, un livre abandonné sur le banc d'un parc pourrait bien lui offrir une porte de sortie inespérée.
C'est un livre-voyageur, un de ceux déposés à dessein dans des lieux publics pour être lus et partagés. Pour une amoureuse de la lecture comme Maud, c'est une aubaine. Mais, à l'intérieur, une mystérieuse lettre signée Albatros75 lui lance un défi insolite : répondre en déposant à son tour le livre de son choix dans un endroit à décoder. Maud osera-t-elle se prendre au jeu ? Parviendra-t-elle à dépasser ses peurs et à se lancer dans l'inconnu ?

À travers une plume délicate et sensible, le premier roman de Stéphanie Giordano nous offre un chassé-croisé littéraire et amoureux, plein de surprises et de rebondissements.

« UN ROMAN DOUX ET LUMINEUX QUI CÉLÈBRE LA MAGIE DES LIVRES ET DES RENCONTRES INATTENDUES. »
Mélanie, de *@teabooksandyou*

ISBN : 978-2-38529-441-0
9 782385 294410
19 € Prix TTC France
Rayon : Littérature française
Design et illustration : Flamidon
FABRIQUÉ EN FRANCE
éditeur écoresponsable
CHARLESTON
www.editionscharleston.fr

Stéphanie Giordano

J'IRAI CHERCHER LE BONHEUR ENTRE LES LIGNES

Roman

CHARLESTON

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-441-0
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

« La vie est un sommeil, l'amour en est le rêve,
Et vous aurez vécu, si vous avez aimé. »
Alfred de Musset

« La vraie lecture commence quand on ne lit plus seulement
pour se distraire et se fuir, mais pour se trouver. »
Jean Guéhenno

1

La tasse de café fumante posée sur la table, je m'accrochais à mon livre, incapable de le lâcher. Chaque matin, je retardais le moment de partir au travail, de replonger dans le grand bain de l'existence où je m'efforçais constamment de dissimuler ma vraie personnalité et ses bizarreries. Rien dans la réalité ne me poussait à m'y précipiter. J'aurais pu faire mienne cette maxime de Lacan : « Le réel, c'est quand on se cogne. »

Depuis l'enfance, la vie m'avait souvent claqué la porte au nez. À peine née, je m'étais heurtée au Plexiglas de ma couveuse, après avoir affronté l'horrible sensation de froid en comparaison de l'oasis du ventre maternel, traumatisme originel qui avait donné le ton de ce qui m'attendait dans le monde. J'avais ensuite grandi dans une maison marquée par l'absence.

Mon père, musicien compositeur, un homme passionné et plein de créativité, était décédé d'une maladie soudaine alors que j'avais seulement six ans. Ma

mère, submergée par le chagrin, était souvent perdue dans ses pensées. J'avais vite compris que je devais endosser le rôle de la petite adulte. Fille unique, il me revenait à moi seule de la réconforter. Je lui cachais mes peines et feignais de faire face à la complexité de l'existence sans difficulté. En réalité, je ramais pour m'intégrer.

Une personne comme moi, pleine de contradictions et d'une hypersensibilité exacerbée, dérangeait. Trop singulière, trop tendre, trop sensible, trop compliquée. Les gens n'aimaient pas ça.

Dès la maternelle, je me distinguais par ma curiosité insatiable. J'interrogeais l'institutrice sur des sujets difficiles et « pas de mon âge », la mort en particulier.

— Maîtresse, pourquoi certains animaux sont-ils en voie de disparition ? Est-ce que nous allons bientôt disparaître, nous aussi, comme les dinosaures ?

S'étaient ensuivis un silence gêné dans la classe et les regards méfiants de mes camarades.

Toute petite déjà, j'avais saisi qu'il ne fallait pas poser trop de questions, surtout avant la récréation, au risque d'être détestée ! Mais je ne pouvais pas m'en empêcher, c'était plus fort que moi.

J'avais aussi essayé de participer à des jeux, comme à cache-cache. Hélas, je restais cachée trop longtemps, par timidité, et alors, la partie était souvent terminée lorsque je sortais de ma cachette. Les autres m'avaient oubliée, tout comme ils omettaient de m'inviter aux goûters d'anniversaire du mercredi après-midi. Je regardais avec envie les autres petites filles recevoir le précieux carton, sésame pour aller s'amuser.

Le sentiment d'injustice se mêlait à la souffrance de mon isolement. Pourtant je me disais que c'était ma faute, que je n'avais qu'à finir mes devoirs moins vite,

arrêter de m'intéresser aux leçons et surtout cesser d'éclater en sanglots à la moindre occasion !

Par exemple, j'avais pleuré lorsque Pimpin, le lapin nain de la classe, avait disparu au cours d'un week-end en pension chez un élève, où sa cage avait été mal fermée. Malgré les mots réconfortants de l'institutrice, qui m'avait assuré qu'il s'était juste enfui dans les champs pour retrouver sa famille, je m'étais montrée inconsolable. Colin, le petit caïd de la classe, m'avait coincée dans un coin de la cour de récréation pour m'humilier.

— Oin, oin, oin, voilà le petit bébé qui pleurniche tout le temps ! Regardez cette petite feuille tremblante, une pichenette et elle s'écroule !

— Non, c'est pas vrai ! m'étais-je exclamée, indignée, en donnant un gros coup de pied dans le tibia à mon agresseur.

Moralité, c'était moi qui avais fini dans le bureau de la directrice et qui avais écopé d'une sérieuse remontrance.

Les enfants m'excluaient. Moi, l'enfant capable de pleurer parce que sa prof de musique lui avait fait une remarque anodine, ou parce qu'on refusait d'écouter mes idées pour un projet de science, je savais que mon enfance allait être compliquée. À la maison, je faisais de mon mieux pour distraire ma mère de ses souvenirs douloureux. De son côté, elle avait tenu à m'offrir le plus d'expériences culturelles possible pour compenser ses manquements. Très jeune, pensant me faire plaisir, elle m'avait ainsi envoyée dans toutes sortes de colonies de vacances, en France et à l'étranger. Ce qui apparaissait comme des occasions réjouissantes s'était vite révélé source d'angoisses pour moi. Je me mettais tellement la pression pour paraître à mon avantage et me faire accepter des autres que j'aboutissais en général au résultat inverse. Je me rappelais une traversée en bateau

vers l'Angleterre où je n'avais pas quitté mes lunettes de soleil, même à l'intérieur, pour ne pas montrer mes paupières gonflées que j'avais frottées frénétiquement à cause du stress.

— Tu gardes tes lunettes ? C'est bizarre, non ? m'avait fait remarquer un des moniteurs. Tu veux faire ta star ?

J'avais bredouillé une excuse bidon, accablée de passer pour une fille prétentieuse.

Les chambres partagées faisaient aussi partie de mes bêtes noires, avec leurs lits superposés, et toutes ces filles inconnues, dont l'objectif consistait à laisser la lumière allumée aussi tard que possible, en papotant jusqu'à pas d'heure.

— Vous pourriez baisser d'un ton, s'il vous plaît ? J'aimerais dormir, si ça ne vous dérange pas.

— Quelle rabat-joie, celle-là ! chuchotaient-elles.

Comment expliquer que leurs potins ne m'intéressaient pas et que mes nerfs ne pouvaient supporter ni le manque de sommeil ni l'impossibilité de me retrancher tranquillement ? La musique de mon Walkman dans les oreilles, les histoires que je m'inventais me paraissaient bien plus palpitantes.

Pour couronner le tout, je réfléchissais autrement, d'une manière complexe qui me donnait l'air sophistiquée ou pire, pédante.

Mon professeur de philosophie m'avait même dit une fois : « Vous êtes une sophiste, et de la pire espèce », devant toute la classe, me plongeant dans une honte abyssale, alors que je m'étais essayée à un raisonnement hasardeux mais courageux.

Plus tard, lors de mon premier emploi, alors que j'échouais à exécuter une banale tâche administrative, j'avais néanmoins supplié mon employeur de me confier

de plus grandes responsabilités. Possibilité qu'il avait repoussée d'un geste dédaigneux.

— Qui peut le plus, peut le moins ! avait-il dit. Si tu n'es déjà pas capable de faire une tâche aussi simple, pourquoi te demanderais-je autre chose ?

— Je vous assure que je suis plus à l'aise pour exécuter les tâches difficiles. En revanche, quand c'est trop facile, je n'y arrive pas.

— Je ne te comprends pas ! Contente-toi de faire ce que je te demande, m'avait-il asséné avec irritation.

Toutes ces incompréhensions avaient fini par ruiner ma confiance en moi et m'avaient peu à peu découragée de me frotter au monde extérieur.

Très jeune, j'avais découvert la bibliothèque municipale et en avais fait ma deuxième maison. Au moins, là, personne ne me jugeait.

Depuis lors, en dehors des heures de bureau et des routines quotidiennes, je préférais vivre par procuration à travers les livres. J'y trouvais un refuge, déléguant à l'imaginaire les parties les plus exaltantes de ma vie. Le virtuel avait cet avantage : on pouvait composer avec lui. Les déconvenues, les coups bas, les mésaventures, les chagrins d'amour, je pouvais y mettre fin d'un geste, en refermant le livre d'un claquement sec. Les personnages démêlaient le fil de leurs problèmes tout seuls. C'était beaucoup plus simple.

Le reste du temps, je m'efforçais de me fondre dans la masse.

Un sursaut de conscience professionnelle me fit lever les yeux vers l'horloge de la cuisine. Huit heures quarante. J'avais atteint la limite du raisonnable. J'allais être en retard au bureau, et à ce constat, je bondis de ma chaise.

J'attrapai mon sac d'un geste vif et me précipitai vers l'entrée. En quelques instants, j'étais parée pour affronter les intempéries : une parka à capuche matelassée, des gants et une écharpe qui montait jusqu'au nez. Non, je n'étais pas sur le point de partir pour une expédition polaire. J'habitais Paris. Mais Dame Nature m'avait attribué une extrême sensibilité au froid, accentuée par l'humidité pénétrante de ce début de février pluvieux. Tant pis pour le look esquimau de Sibérie, j'assumais.

Ainsi emmitouflée, je ne voyais plus grand-chose de mon visage dans le miroir de l'entrée. Seules quelques mèches caramel dépassaient sur mon front et venaient cacher mes yeux que je trouvais d'une couleur affreusement commune, marron, comme 80 % de la population mondiale. J'avais, d'après mes rares prétendants d'un soir, un physique agréable à regarder. Mais ce genre de compliment ne suffisait pas à me rassurer. Je traversais des périodes où tout chez moi me complexait : ma taille, que je trouvais insuffisante, ma difficulté à m'habiller convenablement, même si au fond cela m'arrangeait bien de me cacher sous des gros pulls ou des vêtements un peu amples. Au moins, cela m'évitait les commentaires sur ma silhouette jamais assez parfaite selon les diktats des magazines.

Je quittai mon petit appartement du quatrième étage sans ascenseur de la rue Leblanc dans le 15e arrondissement et m'engageai sur le trottoir d'un pas vif, en direction du parc André-Citroën. Une, deux, une, deux. Mouvements saccadés, pensées annihilées.

Devant moi, une femme claquait ses talons bruyamment en m'envoyant sa fumée de cigarette dans le nez. Double agression. Le petit bruit sec de ses chaussures

foulant le sol me tapait sur les nerfs et résonnait sadiquement dans mes oreilles.

Il fallait avouer que mes sens étaient beaucoup plus affûtés que la moyenne. Quand j'étais petite, je pouvais dire qui rentrait dans une pièce sans avoir besoin de regarder. Pratique, mais seulement dans une certaine mesure.

Ce don avait son revers de médaille. Certaines ambiances sonores que les autres appréciaient m'insupportaient. Je devais fuir autant que possible les centres commerciaux, les foires, les festivals et autres lieux de manifestation surpeuplés. Parfois, au bureau, le bruit d'une mastication de chewing-gum pouvait me paraître infernal. Je mettais discrètement des bouchons d'oreilles pour résister.

Ces symptômes s'aggravaient quand j'étais fatiguée et stressée. Aujourd'hui, je me sentais plutôt en forme alors pour éviter une contrariété, j'esquivai l'importune aux pas bruyants en changeant de trottoir.

Pour parer à d'autres agressions sonores, je dégainai mes écouteurs. La musique me redonna de l'allant. Je me sentais pousser des ailes. Au loin le ballon d'air de Paris avait lui aussi pris son envol. J'entrai dans le parc André-Citroën qui n'en finissait pas de me charmer par sa beauté, même en cette saison. Dommage, je n'avais pas le temps de m'adonner à la rêverie. Avec ma situation financière fragile, il fallait que je sois plus sérieuse que jamais. Ce n'était pas le moment de me relâcher. J'allongeai encore le pas.

La luminosité d'un gris pâle et terne paraissait si faible qu'on se serait cru à la tombée de la nuit. Les arbres se fondaient dans le paysage. Tout paraissait flou, comme sur le point de disparaître. *Et moi, je suis une ombre parmi les ombres…* Cette pensée intempestive

me traversa comme un frisson. Quand, tout à coup, une autre ombre attira mon attention. Quelqu'un avait oublié son livre sur un banc. Tout en poursuivant ma route, je songeai à quel point ce genre de négligence me rendait folle. À mes yeux, les livres méritaient eux aussi d'être respectés, d'être mis à l'abri et de finir leurs jours au sec. Neuf heures vingt. Là, je n'avais vraiment pas le temps de m'arrêter. Je longeai la serre du jardin austral du parc. Je devais regagner la rue Balard où mon agence avait élu domicile dans un vieil appartement au plancher craquant, assez défraîchi et trop exigu. J'y étais presque.

Bon sang. Qui peut bien abandonner un livre comme ça ?

Inutile de lutter, sinon j'allais y penser toute la journée. Incapable d'abandonner un livre à une mort certaine, je fis demi-tour en maugréant contre moi-même et regagnai le banc. Le bouquin était là, immobile. Comme s'il m'attendait sagement. Comme s'il me tendait les bras en disant : « Prends-moi. Sauve-moi. »

C'était *La Petite Fadette* de George Sand.

Tu ne dates pas d'hier, toi ! songeai-je en découvrant l'édition usée qui, loin de me décevoir, me transporta aussitôt dans de délicieux souvenirs d'enfance.

À l'époque, je m'appropriais tous les livres qui me tombaient sous la main, de toutes provenances, des brocantes aux bibliothèques municipales et librairies, les livres donnés, empruntés, trouvés. Peu importait leur origine. Je les rapportais chez moi et en ermite bienheureuse, retranchée dans le grenier de la maison, les dévorais. Démarrait alors un voyage dans le monde des histoires pour des heures bénies de totale insouciance, qui me sauvait d'une réalité souvent dure et brutale. De ces instants de grâce était née une passion infinie et indéfectible.

Les livres avaient ce pouvoir de me faire tout oublier. Mon urgence à me dépêcher m'était sortie de la tête. Je considérais chaque ouvrage comme un nouvel ami et j'ouvris celui-ci avec délicatesse, sans aucune précipitation, avec l'émotion particulière qu'on éprouve lors d'une nouvelle rencontre. Sur la première page, j'y découvris un encart assez particulier.

Je ne suis ni perdu ni oublié.
Vous tenez un *livre-voyageur* entre vos mains !
Il circule de lecteur en lecteur.
Où a-t-il voyagé ? Qui l'a lu ?
Qu'en pensent les autres ?
Pour entrer dans le jeu du passe-livre,
RDV sur www.bookcrossing.com
et renseignez le numéro d'identité de ce livre :
BCID : 485-8512763

C'était un livre-voyageur ! J'avais entendu parler de ce concept, qui consistait à abandonner volontairement un livre afin que d'autres le lisent, mais je n'avais jamais tenté l'expérience. Trop communautaire pour moi, même si l'idée du partage me séduisait. Accrochés au dos de la première page à l'aide d'un trombone, deux feuillets jaunis retinrent mon attention.

Qu'est-ce que c'est ? Une vieille missive ? Une lettre d'amour peut-être ?

Les correspondances enflammées d'écrivains célèbres m'avaient toujours fascinée. George Sand n'en avait-elle pas eu une avec Alfred de Musset ?

Ma curiosité était piquée au vif, mais avais-je le droit de m'immiscer dans une correspondance personnelle dont je ne connaissais pas la teneur et qui ne m'était pas adressée ? Parfois l'interdit a un goût si irrésistible

que… Je n'y résistai pas ! Détachant le message, je le dépliai avec avidité pour le lire. Ce n'était pas une lettre d'époque comme j'aurais pu le penser. En fait, le papier avait été écrit à la main par le propriétaire de l'ouvrage à peine quelques jours plus tôt comme en témoignait la date inscrite en tête. Il devait avoir lui-même jauni le papier pour lui donner cet aspect vieilli. Je l'avais fait autrefois pour m'amuser en trempant ma feuille dans un jus de café, puis en la séchant. Cette mise en scène, associée à la belle écriture à l'encre noire et à la typographie élégante, me procura un frisson de plaisir, comme les rares fois où je découvrais une enveloppe manuscrite dans ma boîte aux lettres. Je me plongeai avec d'autant plus de délectation dans la lecture.

Cher(ère) inconnu(e). Tout d'abord, merci. Merci de vous être baissé(e) pour ramasser ce livre d'un autre temps qu'est *La Petite Fadette*. Rien que pour cela, vous êtes exceptionnel(le) et méritez toute ma gratitude !

J'ai fait le pari que quelqu'un se donnerait la peine de s'arrêter pour cet ouvrage malgré son titre démodé. Il comptait parmi les préférés de ma mère, c'est pourquoi j'y tiens particulièrement. Sa récente disparition a fait voler en éclats toutes mes certitudes. Moi qui me croyais très fort, je ne sais plus très bien ce qui compte. Maintenant qu'elle n'est plus là, il me semble que c'est toute la littérature classique qui va disparaître avec elle. Elle avait cet esprit de mystère qui transformait l'ordinaire en intrigues palpitantes. L'art du romanesque. Laisser mourir cet héritage me paraît sacrilège ! J'ai songé à un ultime moyen de lui rendre hommage : lancer un chassé-croisé littéraire avec une personne assez curieuse et audacieuse pour partager l'essence de ses lectures préférées avec un inconnu.

Les livres m'ont aidé à chaque moment important de ma vie. En toutes choses, je cherche la Beauté avec un grand B. Mais aujourd'hui je n'arrive plus à m'émerveiller. Je n'arrive plus à avancer. Non que je sois déprimé. Pas du tout. Mais j'ai perdu l'enthousiasme qui me caractérisait jusqu'à présent. Alors, j'ai besoin d'un coup de folie, de m'en remettre au hasard, et même qui sait, à une part de magie ? Il me semble que si quelqu'un entrait dans mon jeu, j'aurais à nouveau envie de croire à tout le reste. Je fais ce geste comme on jette une bouteille à la mer. Je m'accroche à l'espoir que mon message soit lu, et celui, plus fou encore, qu'on y réponde en déposant, en retour, dans mon lieu fétiche*, un livre à me faire découvrir.

Pour que la vie pétille,

Albatros75

*PS : le lieu est désigné d'une croix sur le plan ci-joint. À la frontière entre le jour et la nuit, chaque jour, je viendrai collecter la moisson.

Touchée, je ressentis une immense compassion pour cet Albatros75 qui avait perdu sa mère… Moi-même, cette idée me paraissait inconcevable. Je trouvais magnifique qu'il veuille lui rendre un ultime hommage. Je cherchais dans ma mémoire à quoi me faisait penser ce pseudo.

Au verso du deuxième feuillet, je découvris un cercle de forme légèrement ovale, divisé en plusieurs zones, parsemé de petits carrés. Une croix avait été tracée sur l'un d'eux, accompagnée de deux lettres mystérieuses : SU. Aucune autre indication ne figurait sur le papier, hormis celle-ci : « Les églises médiévales et modernes ».

Troublée, je me laissai tomber sur le banc, abasourdie par l'aventure dans laquelle je me voyais soudain

plongée. J'avais l'impression de vivre dans un roman, une sensation que la vie réelle ne m'avait jamais offerte jusqu'alors.

« Pour que la vie pétille. » Ces mots résonnaient en moi telle une promesse, comme si une source se libérait de sa prison rocheuse. « Albatros75 ». Mais oui, bien sûr, c'était sans doute une référence au poème de Baudelaire !

Mon téléphone se mit à vibrer furieusement, me ramenant à la réalité. Après un rapide coup d'œil pour savoir qui m'appelait, je coupai l'appel sans répondre. Encore un démarchage commercial, moi je n'avais plus une minute à perdre.

Où est-ce que je me croyais ? En vacances ? Sur une autre planète ?

J'avais cette fâcheuse tendance à m'emballer trop vite, et le retour sur terre n'en était que plus abrupt. Réprimant mes rêveries, j'enfouis le livre abandonné dans ma besace. *À plus tard, toi !*

Je repris ma route, en hâte, presque en courant, pour rattraper le temps perdu.

2

Je jetai à peine un regard à la plaque en laiton brillant où s'étalaient en lettres capitales le nom et l'étage de ma rédaction, « *SoChic*, magazine féminin bimestriel - troisième étage », et m'engouffrai dans l'ascenseur en appuyant frénétiquement sur le bouton – comme si cela pouvait le faire monter plus vite.

Mais avant que les portes ne se referment, Marylou me rejoignit. Elle aussi était en retard. Elle n'en paraissait pas troublée, comme si elle estimait normal de s'octroyer des privilèges.

— Bonjour, Marylou, en forme ce matin ?

— Ah, Maud… Je me sens au top du top ! En revanche, toi ma pauvre, tu as vraiment mauvaise mine en ce moment. Tu es fatiguée, non ?

Ce genre de remarque me faisait me sentir misérable en un quart de seconde.

— Ah bon ? Tu trouves ? Je n'ai rien fait de spécial, pourtant…

— Pas de chance alors, tu as les traits qui marquent, c'est un vrai souci. Je te recommande l'article sur le Botox du mois dernier, il était vraiment bien documenté…

Welcome back to reality! Parfois, on a beau être gentil, on infligerait volontiers quelques tortures à certaines personnes dont les attentats répétés à la sensibilité vous ruinaient insidieusement le moral.

Marylou semblait prendre un malin plaisir à déstabiliser les autres. Un vrai passe-temps ! Mais que pouvais-je lui répondre ? Je ne trouvais jamais la bonne repartie au bon moment. Aussi hochai-je la tête, résignée à encaisser cette critique matinale.

Je m'efforçai même de sourire pour ne pas lui donner la satisfaction d'une mine déconfite. Faute de réaction, Marylou embraya sur un autre sujet.

— Dis donc, tu n'oublies pas le petit service que je t'ai demandé, n'est-ce pas ? Les notes de la dernière réunion, tu sais ?

Sans attendre la réponse, Marylou et sa blonde chevelure au brushing impeccable passèrent devant moi pour rejoindre le bureau. Avec son look à la pointe de la mode et son attitude hautaine à souhait, elle me faisait penser à Miranda Priestly dans *Le Diable s'habille en Prada*. Elle était d'ailleurs la rédactrice en chef de la rubrique mode du magazine. Depuis le premier jour, elle m'avait fait sentir qu'il valait mieux ne pas la contrarier si je ne voulais pas m'en faire une ennemie.

Comme je haïssais le conflit, je tâchais de satisfaire ses demandes afin de maintenir la paix sociale, et elle en profitait bien. Onze mois avaient passé depuis mon arrivée dans l'agence, venant interrompre une longue période de chômage durant laquelle les conversations au déjeuner dominical chez ma mère tournaient en boucle autour de mon choix d'orientation.

— Pourquoi travailler dans la communication, ma chérie ? Tout le monde sait que le secteur est bouché !

— J'aime écrire, maman.

— Ça se saurait si on gagnait sa vie en faisant ce qu'on aime ! renchérissait-elle. Tu crois que les gens qui se lèvent le matin partent s'amuser ? Que vas-tu devenir quand je ne serai plus là ? J'aimerais tellement que tu aies une position stable !

Je culpabilisais de lui causer des soucis alors que je m'étais toujours juré de lui redonner le sourire, malgré l'absence de papa.

— Tout va bien aller, maman ! J'ai la situation bien en main…

Mes difficultés à entrer dans le monde du travail lui avaient donné de quoi alimenter ses inquiétudes. Au moins, mon embauche chez *SoChic* avait eu le mérite de la calmer pour un temps.

Autant dire que maintenant qu'une agence m'avait donné ma chance, il fallait que je m'intègre, coûte que coûte. Pas le choix. Peu importait que je ne me sente pas à l'aise dans cet environnement. L'ambiance, la superficialité des liens, la prévalence des intérêts économiques…

Chez *SoChic*, le stress restait gérable. À mon poste de journaliste à la rubrique culture, j'étais moins malmenée que j'avais pu l'être ailleurs.

Après avoir passé deux ans d'enfer à travailler pour une chaîne de télévision, mes nerfs avaient lâché et j'avais dû me mettre en quête d'un emploi moins stressant.

Mon défi permanent était de trouver l'équilibre. J'avais tout à la fois besoin de stimulation intense et de tranquillité. Sans challenges suffisamment motivants, je m'ennuyais. Mais si je ne me préservais pas assez, je pouvais vite me sentir débordée… Un équilibre difficile à trouver.

Pouvait-on être hypersensible et heureuse à la fois dans son travail ? Pour ma part, je m'étais résignée à ma dose de frustrations quotidiennes. Mes peurs m'éloignaient des projets qui me tenaient à cœur. Je restais convaincue que rien ne pouvait m'aider. Avec un certain fatalisme, je me contentais de ma vie en demi-teinte, faute d'oser passer à l'action pour changer.

À mon entrée dans les bureaux, je saluai furtivement mes collègues d'un signe de la main. J'avais réussi à leur faire accepter ce salut de loin plutôt qu'une embrassade systématique ou une poignée de main. On n'imaginait pas l'embarras que pouvaient provoquer de telles pratiques. Une main moite, une bouche qui dérivait sur le coin des lèvres, un claquement de bise trop sonore, et c'était la gêne assurée. Un signe de la main ou un hochement de tête cordial me paraissait sûr et suffisant.

Je filai dans la cuisine jusqu'à la machine à café, lieu incontournable de tout matin qui se respecte. Notre cafetière à filtre ne brillait pas par sa modernité, mais elle remplissait bien son rôle en nous fournissant le noir breuvage si convoité. Comme d'habitude, j'en préparerais pour tout le monde, et pousserais la gentillesse jusqu'à en apporter une tasse à mes voisines de bureau. Certaines routines avaient la peau dure.

— Salut, Maud ! C'est à cette heure-ci qu'on arrive ? me chambra Sébastien avec malice en passant une tête dans l'embrasure de la porte. T'as de la chance que le boss ne soit pas encore arrivé ! Le café est prêt ?

Avec son visage rond et son allure nonchalante, le stagiaire de vingt-cinq ans aux cheveux roux ressemblait à Gaston Lagaffe. Chargé de l'animation de notre site Internet, il répondait aussi au courrier des lectrices, tâche pour laquelle il montrait un talent certain, puisqu'il n'était pas dénué d'humour ni d'empathie.

Il savait trouver « les points exquis » qui tracassaient les femmes. Il connaissait ces points névralgiques : l'apparence physique, les problèmes de cœur, les angoisses existentielles, la gestion des tâches quotidiennes, rien ne lui échappait et il leur répondait ce qu'elles avaient envie d'entendre. Il trouvait toujours la bonne formule pour leur donner le moral, comme : « Chère lectrice, si vous vous regardez dans le miroir et que vous n'aimez pas ce que vous voyez, rappelez-vous que même les œuvres d'art ont besoin d'un bon éclairage et d'un habillage qui les mettent en valeur. Misez donc sur un bon rouge à lèvres et un sourire, ils feront merveille ! » Ce don le rendait attachant, même si, en geek averti, il ne savait pas faire grand-chose de ses dix doigts, une fois sorti de son écran d'ordinateur.

Nous nous entendions bien tous les deux. Comme je n'avais rien à lui prouver, il faisait partie des rares personnes avec lesquelles je m'autorisais à rester naturelle.

— Oui, le café est presque prêt, répondis-je à Sébastien en souriant. Encore un peu de patience.

— La première tasse sera pour moi, d'accord ? Tu sais que je ne suis bon à rien tant que je n'ai pas eu ma dose de café.

— Tu es donc bon à quelque chose ? le taquinai-je à mon tour.

— Vas-y, moque-toi ! On verra qui viendra te dépanner quand ton Mac plantera la prochaine fois !

— Je m'incline, tu auras la première tasse dans moins de cinq minutes !

— Voilà ce que je voulais entendre, répondit le stagiaire satisfait. Merci, Maud ! Et ne le dis pas aux autres, mais tu es ma préférée ici !

Je souris et m'activai dans la petite cuisine exiguë dont le charme résidait en une vue sur les toits de Paris.

L'odeur du café m'emplit les narines. Je humai le délicieux arôme pour me donner du courage. Mistigri, le chat de gouttière recueilli fin août au bureau pour « trois jours au plus le temps de trouver une autre solution », avait finalement élu domicile ici.

Moi aussi il m'avait élue, semblait-il.

J'étais la seule à pouvoir le caresser. Il souffrait du syndrome du « chat caressé mordeur ». Quiconque essayait d'approcher sa main pour la passer sur son doux pelage risquait de se prendre un coup de dent ou de griffe. À part avec moi, il demeurait craintif et sauvage. Au début, les membres du bureau avaient tenté de l'apprivoiser. La journée était alors rythmée par les jurons allant de « Putain de chat » à « Bâtard », ce que je ne pouvais contester, vu qu'on ne connaissait pas la chatte qui l'avait mise au monde. Maintenant, plus personne ne l'approchait et Mistigri déambulait comme un roi dans son royaume d'un bureau à l'autre.

Il se faufilait jusqu'à la salle de réunion et se nichait, immobile, dans une alcôve de la bibliothèque. Une fois, il avait jailli hors de sa cachette en pleine réunion avec un client. Apeuré, celui-ci avait poussé un cri et renversé son café.

— Qu'est-ce que fout ce fauve dans un bureau ? avait-il hurlé.

— C'est notre mascotte, monsieur, je suis vraiment désolée qu'il vous ait fait peur, mais je suis sûre qu'il va vous porter bonheur dans vos affaires, avais-je tenté d'ajouter avec un sourire pour adoucir le quinquagénaire hors de lui.

J'avais continué à m'excuser platement tout en épongeant les dégâts. Puis une fois la bête ramenée dans la cuisine, sous le regard meurtrier de mon patron, j'avais susurré à l'animal : « Moi non plus je ne l'aime pas

ce client », ce à quoi il avait rétorqué par miaulement entendu.

Une relation de connivence puissante s'était peu à peu établie entre nous. Il posait sur moi son regard fixe et intense. Je puisais dans ses prunelles jaune topaze toute la force nécessaire pour faire face à la journée. Pour l'heure, le chat se faufilait entre mes jambes afin de me rappeler qu'il était temps de le nourrir. Je m'acquittai de cette tâche puis je disposai les tasses de café sur un plateau en vue de ma distribution matinale habituelle. Je pris soin de servir Sébastien en premier comme promis, et me dirigeai vers la pièce que je partageais avec Marylou et Élianne, notre directrice de publication. Nous recourions la plupart du temps à des free-lances, journalistes, infographistes ou photographes, car notre équipe se limitait en fait à six permanents, et encore, pas toujours là. Dominique, notre comptable au look excentrique en totale contradiction avec ses fonctions, ne venait que trois fois par semaine et s'enfermait alors avec ses tableaux Excel, sauf pour nous demander une information avec mauvaise grâce.

Élianne garantissait la ligne éditoriale, et nous chapeautait Marylou et moi. Son visage lisse et ses grosses lunettes rondes vintage lui donnaient un air calme et impassible en toutes circonstances. Il ne fallait surtout pas s'y fier. Elle aussi avait la critique facile. Avec mes antennes, je captais sa nervosité à trois mètres !

— Voilà le café, mesdames ! dis-je en posant doucement les tasses sur le bureau des intéressées.

Élianne releva le nez pour me gratifier d'un signe de tête et d'une ébauche de sourire. Marylou ne se donna même pas cette peine. Je m'installai à mon poste, contrariée par l'absence d'un élémentaire merci. Les

bonnes manières rendaient pourtant le quotidien plus supportable.

Et si tu leur faisais la remarque, au lieu de te laisser traiter comme un paillasson ?

Comme d'habitude, je m'auto-engueulais…

En découvrant le Post-it collé sur mon écran, mon agacement fit soudain place à de l'appréhension.

« Voir Yvan à 10 heures. »

Yvan Le Galec. Notre directeur. En d'autres lieux et d'autres temps, il aurait fait un agréable interlocuteur, élégant et cultivé. Ici, l'obsession des résultats pesait lourd sur ses épaules et sur ses humeurs, ce qui l'avait rendu caractériel. Il convoquait rarement quelqu'un sans un but précis. Il n'était pas du genre à perdre son temps en bavardages inutiles. Il devait avoir quelque chose d'important à me dire. *Mais quoi ?*

— Élianne, excuse-moi, c'est toi qui m'as laissé ce mot ?

Ses yeux noisette quelque peu déformés derrière ses lunettes de myope se fixèrent sur moi.

— Oui. Yvan m'a passé un coup de fil ce matin, de très bonne heure.

— Est-ce que tu sais pourquoi il veut me voir ?

— Non, il ne me l'a pas dit, répondit-elle avec un certain embarras.

Je pouvais lire sur son visage qu'elle savait ce qui se tramait mais qu'elle se garderait bien de me le dire.

J'allumai nerveusement mon ordinateur et tentai de lire mes mails. Impossible de me concentrer ! Mon cerveau commençait à dérouler le film d'un scénario catastrophe et imaginait les pires raisons à cette mystérieuse convocation de mon chef.

Mon pied s'était mis à battre la mesure nerveusement sur le parquet.

— Maud ! Tu peux arrêter ce bruit, s'il te plaît ! C'est insupportable ! lâcha Marylou d'un ton agacé.

— Désolée.

Mon Dieu, que travailler en open space me pesait. J'aurais voulu me soustraire aux regards. Disparaître dans un trou de souris pour me sentir en paix et en sécurité. La tête me tournait, et je me sentais incapable d'écrire une ligne.

À 9 h 50, la porte d'entrée claqua fortement. Yvan arrivait. Sentant venir une crise de tachycardie, je pris une grande inspiration et m'agrippai à la table pour rester bien droite.

— Bonjour tout le monde !

Ici, on ne faisait pas la bise. On la « claquait ». Quelle était la nuance ? Le chic, bien sûr. Faire une bise normale constituait un acte commun manquant de classe. Or Yvan tenait à son standing. Même pour dire bonjour, il lui fallait du style. Il claqua donc la bise à Élianne et Marylou, en faisant rebondir ses lèvres sur leurs joues avec un extraordinaire petit bruit de rebond comme au squash et une familiarité dont personne n'était dupe. Ici, le chef, c'était lui. L'apparente camaraderie et le tutoiement obligatoire faisaient partie des codes entendus de toute rédaction. En réalité, le chacun-pour-soi-et-tans-pis-pour-les-autres constituait le modèle de base. Yvan se planta devant moi, me lança un bref bonjour à distance, avant d'enchaîner aussitôt.

— Maud, tu as une minute, là ?

— Oui, bien sûr, Yvan.

Je le suivis sous le regard curieux de mes collègues. J'aurais donné cher pour être ailleurs. Il me fit asseoir face à lui, tandis qu'il prenait place dans son imposant fauteuil en cuir. La sage photo de famille posée